

COLLECTION DU DOMAINE PUBLIC

LA CONVERSION

SCRIBE, EUGÈNE

Proverbe — 1861

RÉPLIQUE · TEXTE INTÉGRAL LIBRE & GRATUIT

NOTE D'ÉDITION & DOMAINE PUBLIC

*Cette œuvre dramatique appartient au **Domaine Public** universel. Libre de droits patrimoniaux, elle peut être lue, montée sur scène, imprimée et partagée en toute liberté.*

À propos de cette édition

Conçue pour le travail du comédien et la pratique du plateau, cette édition privilégie la lisibilité et l'aisance de mémorisation :

- **Confort de lecture** : Justification courte au fer à gauche pour alléger l'effort visuel et sécuriser le retour du regard.
- **Distinction immédiate** : Répliques en **Cormorant Garamond** et didascalies en **Inter**, évitant toute confusion à voix haute.
- **Repérage scénique** : Numérotation discrète toutes les 5 lignes et marges aérées de 20 mm pour les annotations de jeu.

L'application Réplique

Cette édition vous est offerte par **Réplique**, l'outil d'apprentissage des textes créé pour les comédiens et les metteurs en scène.

L'application vous accompagne dans l'apprentissage de vos rôles grâce à un parcours progressif (textes à trous, masquage par initiale, récitation au micro) et un **mode Italienne** qui vous donne la réplique au bon tempo, secondé par un souffleur discret en cas d'hésitation.

Répétez vos textes et retrouvez nos éditions sur

www.replique.pro

SOMMAIRE

 Cliquez sur un acte pour y accéder directement

LA CONVERSION.	5
---------------------	---

LA CONVERSION.

SCÈNE I

Ambrosio, Girolamo.

(La cellule de Fra-Ambrosio. - Au fond, son confessionnal. - Sur une table, un chapelet, des papiers, des livres de piété.)

(Entre Girolamo.)

AMBROSIO

Je ne puis écrire, je ne puis m'occuper. Et mon sermon de demain !... Je n'ai encore rien préparé. Pourtant je dois le prononcer devant Sa Sainteté, devant les cardinaux, devant tout ce que Rome a de plus distingué. Et ces femmes si brillantes d'attraits et de parure !... Oh ! Oui, c'est le der-
5
nier jour de la semaine sainte, elles y viendront toutes, avant d'aller au Corso. Allons, à quoi vais-je penser ? Chassons ces idées, travaillons. Qui vient là ?

GIROLAMO *(d'un air béat)*

Votre fidèle valet, Monseigneur, qui vient vous prévenir que la cérémonie est pour midi.

10

AMBROSIO

Quelle cérémonie ?

GIROLAMO *(du même ton)*

Le mariage du Marquis de Gondolfo, le gouverneur de Rome. Par Saint Phanuce, mon patron, avez-vous oublié que c'était vous qui deviez lui donner la bénédiction nuptiale ? Faveur insigne pour le couvent des dominicains, ce qui nous fait assez de jaloux chez les révérends pères de Jésus.

15

AMBROSIO *(travaillant sans l'écouter)*

Quel bavardage !

GIROLAMO

Je vais préparer votre étole et voire chasuble. Laquelle mettez-vous ? Cette en moire bleue, ou plutôt celle vert et or qu'on vous a envoyée ce matin avec deux caisses de confitures ?

20

AMBROSIO

Envoyée ! Et qui donc ?

GIROLAMO

On l'ignore : sans doute quelque grande dame de celles qui étaient hier dans l'église de la Piazza Sciarra à votre sermon. Quelle affluence ? quels beaux équipages ! On dit que le cardinal Fesch et toute la famille de Bonaparte y assistaient.

25

AMBROSIO

C'est vrai, un auditoire de rois déchus.

GIROLAMO

Et quel effet vous avez produit ! Toutes les femmes sont sorties les yeux rouges et le mouchoir à la main. Ce qui a surtout excité l'enthousiasme, c'est l'endroit où vous faisiez le tableau des saints devoirs du mariage et du bonheur conjugal.

30

AMBROSIO

Et comment le sais-tu, toi qui étais resté à la porte ?

GIROLAMO

Je l'ai entendu dire à la Duchesse de Popoli, qui sortait avec le Comte de Lucques.

AMBROSIO (*à part*)

Ah ! Elle y était avec son amant ?

GIROLAMO

J'ai eu l'honneur de leur offrir de l'eau bénite, et tous les deux s'écriaient que c'était un sermon admirable.

35

AMBROSIO

Et surtout bien utile. C'est encourageant pour celui de demain.

GIROLAMO

Voici aussi des lettres que je vous apporte.

AMBROSIO

C'est bon ; je les lirai plus tard, je travaille.

GIROLAMO

Toujours travailler, comme un homme de rien, comme un savant, vous
qui êtes d'une des premières maisons des États romains ; une famille si
noble et si nombreuse ! 40

AMBROSIO *(avec amertume)*

Trop nombreuse, en effet, pour que nous puissions partager ! Aussi les
titres, les dignités, la fortune, le droit même d'être heureux, tout a été
pour mes frères aînés ; et moi, qui n'avais d'autre tort que d'être le der-
nier, je l'aurai expié bien chèrement peut-être ! 45

GIROLAMO *(d'un ton patelin)*

Par les saints apôtres, vous n'avez pas à vous plaindre. Vous êtes en
passe d'arriver à tout, évêque, cardinal, et, qui sait même ? Les princes
de l'Église sont bien vieux, et vous êtes bien jeune : et, honoré de tous
comme vous l'êtes, Monseigneur, distingué par vos talents, par une
conduite irréprochable... 50

AMBROSIO

Oui, jusqu'ici je me suis conduit en honnête homme, et Dieu, je l'espère,
me fera la grâce de continuer. J'aimais... J'aime l'état auquel je me suis
voué ; je n'en connais pas de plus beau, de plus respectable que de se-
courir le faible, de consoler l'affligé, et d'enseigner la vertu en don-
nant l'exemple. Mais à côté de ces devoirs, que je respecte et que
j'honore, pourquoi en est-il d'autres que Dieu n'a pas voulus, et que le
caprice des hommes nous a seul imposés ? 55

GIROLAMO

Que voulez-vous dire ?

(Repoussant ses livres.)

(Girolamo lui présente plusieurs lettres puis va et vient dans l'appartement en préparant ce qu'il faut pour la toilette de son maître.)

AMBROSIO

Bien. Laisse-moi. Quand ces idées-là se présentent à mon esprit, mon
sang bouillonne, ma tête est en feu ; je n'entends plus rien. Suspendons
ce travail... Donne-moi mes lettres. 60

(Lisant.)

(S'interrompant.)

(S'arrêtant et froissant la lettre entre ses mains.)

AMBROSIO *(ouvrant la première)*

Ah ! C'est d'Édouard Villougy, mon ami, mon camarade d'études. Je
n'avais pas eu de ses nouvelles depuis qu'il était retourné en Angleterre,
sa patrie : « Mon cher Ambroise, « Nous ne sommes point de ces gens 65
chez qui la différence d'opinion ou de croyance rend impossible l'amitié.
La religion catholique, où tu as été élevé, la religion protestante, que je
professe, se ressemblent en bien des points, et celui d'aimer son pro-
chain comme soi-même m'a paru de tous leurs préceptes le plus facile a
exécuter, depuis le jour où je t'ai connu. » Ce cher Édouard ! « Ainsi 70
que toi, le plus jeune fils d'une nombreuse famille, et destiné, comme
toi, à l'état ecclésiastique, j'ai reçu les ordres au mois de janvier der-
nier ; et je me trouvais heureux dans mon petit presbytère, situé à deux
lieues d'Oxford, dans un endroit délicieux, lorsqu'un autre événement
est venu encore ajouter à ma félicité. Le pasteur voisin, le meilleur et le 75
plus vertueux des hommes, a une famille charmante, à laquelle il a
consacré tous ses soins. Si tu savais quelle union, quel bonheur règne

dans ce ménage ! Si tu voyais surtout Emma, sa fille aînée, qui charme les jours de son vieux père, et qui bientôt embellira les miens, car je l'ai demandée en mariage, et le mois prochain elle sera à moi, elle sera ma femme ! Conçois-tu mon bonheur ? » Oui, oui, je le conçois, moi à qui un pareil sort est interdit, moi qui vivrai et mourrai seul, sans qu'aucune main amie vienne fermer mes yeux. Il n'y avait qu'une personne qui autrefois m'aimait, une pauvre fille... Juliette, l'enfant de ma nourrice, ma soeur... Je l'ai mariée à un autre, elle a maintenant un mari, une famille ; et moi, jamais je ne dirai : Ma femme ! Mon fils !... Ces mots-là me sont défendus ; la pensée même ne m'en est pas permise. Un concile l'a décidé ainsi. Un concile ! Ils se sont levés, ils ont été aux voix, et cinq ou six qui l'ont emporté nous ont condamnés à tout jamais à être malheureux ou coupables.

80

85

90

GIROLAMO *(rentrant)*

Monseigneur, vous n'entendez pas ? Voici les cloches qui annoncent l'arrivée du cortège, et il faut vous préparer pour ce mariage.

(À Girolamo.)

(Ouvrant une autre lettre.)

(Avec un soupir.)

(Reprenant la lettre qu'il achève.)

(S'arrêtant.)

(S'arrêtant.)

(S'arrêtant et rêvant quelques instants.)

(On entend de nouveau sonner les cloches.)

AMBROSIO *(à part)*

Un mariage ! Encore un mariage !... Et c'est à moi de le bénir ! Ces biens dont ils nous ont deshérités, il nous obligent encore à les leur, dispenser. Allons, dépêche-toi. Ah ! C'est du gouverneur, c'est du nouvel époux...⁹⁵ Il me remercie, il épouse une jeune fille noble et riche, la belle Gaëtani. Je me la rappelle ! Assidue à mes sermons, placée près de moi, attentive à mes moindres paroles, je voyais toujours ses yeux noirs fixés sur les miens. Ah ! Que son mari est heureux ! Elle est bien belle ! Que me demande-t-il ? Que veut-il encore ? « Ma femme, qui tient en haute estime¹⁰⁰ et voire sainteté et vos vertus, me charge de vous faire passer un avis important. Vous avez de puissants ennemis : les révérends pères Jésuites, qui, vous regardant comme un déserteur de leur ordre, ne vous pardonneront jamais l'illustration que vos talents et votre éloquence répandent sur l'ordre des Dominicains ; ils ne négligeront aucune occasion de vous perdre ou de vous nuire ; ils font épier toutes vos démarches.¹⁰⁵ » Tant mieux ! « Tenez-vous sur vos gardes, et, en cas de danger, comptez sur nous en tout temps. Mais, en échange de cet avis et de l'admiration qu'elle a pour vous, ma femme réclame une grande faveur, que jusqu'ici vous n'avez encore accordée à personne. » Et laquelle ?¹¹⁰ « Puisque c'est vous qui aujourd'hui l'aurez mariée, daignez être désormais son guide spirituel et son directeur. Je joins mes prières aux siennes, tant à cause de vos mérites qu'à cause de l'honneur qui en rejaillira sur notre maison. » Y pense-t-il ? Non, non, jamais ; j'ai juré d'être honnête homme, et ces yeux noirs m'en empêcheraient. Je ne m'y¹¹⁵ exposerai pas, je refuserai.

GIROLAMO *(tout en l'habillant)*

Voici l'étole et la chasuble. Entendez-vous tout ce bruit autour du couvent ? Les voitures encombrent la rue ; c'est toute la noblesse de Rome, et déjà aux portes deux ou trois mille mendiants. La cérémonie sera magnifique.

120

AMBROSIO

C'est bien. Est-on venu ce matin ?

GIROLAMO

Ces étrangers que je soupçonne être des Anglais, des hérétiques, et qui crient toujours famine.

AMBROSIO *(lui donnant de l'argent)*

Tu leur donneras cela.

GIROLAMO

Je leur ai demandé leur billet de confession, ils n'en ont pas.

125

AMBROSIO

Qu'importe, s'ils ont faim ?

GIROLAMO

Il est venu aussi le signor Zambardi, l'ouvrier en marbre.

AMBROSIO

Ah ! Le mari de Juliette.

GIROLAMO

Il est sans ouvrage, et son fils aîné a la fièvre.

(À Girolamo.)

AMBROSIO *(à part)*

Pauvre Juliette ! J'évite de ta voir, elle doit croire que je la néglige.
Écoute ; tu es un bon et fidèle serviteur en qui j'ai confiance ; ce soir tu
passeras chez Zambardi.

130

GIROLAMO

Y pensez-vous ? La fièvre est dans leur maison et dans le quartier.

(Il sort.)

AMBROSIO

Tu as raison, il y a du danger, j'irai moi-même ; c'est mon devoir. Adieu.
Mets tout cela en ordre, je reviens dans l'instant.

135

SCÈNE II

(Regardant par la porte de l'escalier.)

(Se relevant.)

(Se mettant à genoux.)

(Il reste quelque temps à genoux et continue de prier bas ; puis il écoute et se lève.)

(Entre Fra-Ambrosio d'un air agité, et en désordre.)

GIROLAMO *(s'inclinant)*

Oui, Monseigneur ; Votre Excellence, Votre Grâce peut compter sur moi,
sur mon zèle... Il est descendu, je ne l'entends plus. Cela va bien, et,

grâce au ciel, je n'ai pas grand'peine à gagner les deux cents écus que me donne le père Barnabé qui, par l'âme du Christ ! est un digne et respectable religieux ; car enfin je ne suis plus à son service, et il me paie pour être au service d'un autre, et il ne me demande pour cela que de lui dire ce que fait mon nouveau maître, et les personnes qu'il voit, et les endroits où il va. Ça n'est pas difficile, et ça ne fait tort à personne. Cependant, comme je songe à mon salut avant tout, je m'en suis fait un cas de conscience, j'ai eu des scrupules, je me disais : Il me semble que de deux maîtres il faudrait être fidèle à l'un ou à l'autre. J'ai consulté là-dessus le père Fortis, un autre Jésuite, qui m'a prouvé que je pouvais être fidèle à tous les deux, pourvu que je les servisse avec la même honnêteté, ce que je fais. J'ai doublé de zèle en raison de mes doubles appointements ; ce qui est, je crois, d'un honnête homme. D'ailleurs, je suis porté de coeur pour l'un comme pour l'autre ; le père Barnabé a de si bonnes manières, et frère Ambrosio est un si saint personnage, un ange qui peut braver les investigations et les jugements des hommes ! Ô mon Dieu ! Vois d'un oeil de miséricorde un misérable pécheur ; et si jamais, comme il y en a qui le disent, tu voulais me damner pour mes relations avec les bons pères Jésuites. Si c'était, ton intention, j'espère qu'avant de le faire tu y regarderais à deux fois, et que les services que j'ai rendus à Monseigneur Ambroise entreraient en ligne de compte et compensation auprès de ta justice éternelle, que j'implore au nom du Père, du Fils et du Saint-Esprit. Amen ! On monte l'escalier ; serait-ce déjà Monseigneur qui revient ? Moi qui voulais jeter un coup d'oeil sur ses papiers ; car je suis arriéré depuis avant-hier. Ce sera pour une autre fois ; c'est lui.

SCÈNE III

Ambrosio, Girolamo, Loretta.

(Se jetant sur un fauteuil.)

(*Levant les yeux et apercevant Girolamo devant lui.*)

AMBROSIO

Ils sont unis !... J'ai pu leur échapper, je suis sorti : me voilà seul, respi- 165
rons. Qu'il m'a fallu de force pour me vaincre, pour cacher à tous les
yeux les tourments que j'éprouvais ! Elle était brillante de tant de
charmes ! Comment sais-je cela ? Je ne voulais pas la regarder, et je n'ai
rien perdu de sa parure. Je vois encore cette coiffure élégante, ces fleurs,
ces diamants, ces voiles transparents qui la cachaient à peine ! Et com- 170
ment l'éviter ? Comment oser même baisser les yeux ? Elle était là de-
vant moi, à genoux. Malédiction sur elle et sur moi ! J'ai couru au pied
de l'autel implorer Dieu, qui m'abandonnait ; je voulais feuilleter le
livre saint et y trouver des prières, tout se brouillait sous mes yeux, je
ne voyais rien que ses beaux bras et ses blanches épaules. Enfin, réunis- 175
sant mes forces et mon courage, je suis revenu à elle ; ma voix tremblait
en prononçant les paroles qui la livrent à un autre ; et quand j'ai senti
sa main dans la mienne, et que cette main il a fallu l'unir à celle de son
époux, la rage était dans mon coeur. Et lui, le cruel, sans égard, sans pi-
tié pour moi, comme il la regardait avec amour ! Quelle ardeur brillait 180
dans ses yeux ! Et tous deux me remerciaient encore, me renouvelaient
leur offre de ce matin, me suppliaient de ne pas les quitter, de regarder
leur maison comme la mienne. Sans leur répondre, je me suis dérobé à
leurs transports ; j'ai traversé la foule qui se prosternait devant moi et
me demandait ma bénédiction. La bénédiction d'un coupable, d'un mau- 185
dit ! Que me veux-tu ? Que fais-tu là ?

GIROLAMO

J'observais l'agitation où je vous vois, et qui m'inquiète. Seriez-vous
malade ?

AMBROSIO (*montrant son coeur*)

Oui ; le mal est là.

GIROLAMO

Est-ce que cela vous prend souvent ?

190

AMBROSIO

Chaque jour, à chaque instant. Ces tourments-là ne finiront qu'avec moi, et je n'ai pas vingt-cinq ans.

GIROLAMO

Du courage, mon doux maître ; et puisque vous souffrez, je vais renvoyer vos pénitentes ; car il y a là beaucoup de monde qui attend pour la confession.

195

AMBROSIO

Ils attendent, dis-tu ? Fais les entrer.

GIROLAMO

Il y a le père Philippe et le père Bartholomée qui pourront les entendre.

AMBROSIO

Je dois les aider ; c'est mon devoir.

GIROLAMO

Et vos souffrances ?

AMBROSIO

Raison de plus ; le sentiment du devoir console et soutient, j'en ai besoin.

200

GIROLAMO

Il y a de grands seigneurs, de grandes dames et des gens du peuple.

(Montrant le confessionnal.)

(Il se met dans le confessionnal ; Girolamo va ouvrir la porte à droite ; entre Loretta couverte d'un voile. Elle s'approche, du confessionnal, s'agenouille et commence sa prière. Girolamo est sorti.)

AMBROSIO

Commençons par ceux-ci. C'est là surtout que les derniers doivent être les premiers.

AMBROSIO *(caché dans le confessionnal)*

Dites votre Confiteor.

205

LORETTA

Confiteor Deo omnipotenti, Beatoe Mariae semper virgini, beato Michaeli archangelo, beato Joanni Baptista, sanctis apostolis Petro et Paulo, omnibus sanctis, et tibi, pater, quia peccavi.

AMBROSIO

De quoi vous accusez-vous, ma fille ?

LORETTA

Je m'accuse d'un grand péché dont je viens vous demander l'absolution.²¹⁰

AMBROSIO

Je vous écoute.

LORETTA

Vous n'êtes pas le père Augustin, celui qui m'entend d'ordinaire ?

AMBROSIO

Non, ma fille ; il est malade.

LORETTA

Alors peu importe. J'ai dix-sept ans, et tant de gens m'ont dit que j'étais jolie, que j'ai fini par le croire. Mais je n'en suis pas plus fière pour ça, et j'ai toujours rempli exactement mes dévotions, tant à la sainte Vierge qu'à Notre-Dame de Lorette, ma patronne, dont j'ai là statue dans mon oratoire.²¹⁵

AMBROSIO

C'est bien ; après.

LORETTA

Avec tout ça, et à l'aide, de mon état de couturière, le seul que j'aie appris, je serais morte de faim l'année dernière, moi et mes quatre frères et soeurs, dont je suis l'unique soutien, lorsqu'un seigneur anglais, qui passait à Rome, me fit la cour.²²⁰

AMBROSIO

J'entends ; vous l'aimâtes.

LORETTA

Non, mon père.

225

AMBROSIO

C'est bien. Vous avez repoussé ses vœux.

LORETTA

Non, mon père. C'est-à-dire, ce n'est pas moi ; c'est ma tante, qui est loueuse de chaises à l'église Saint-Pierre, et qui m'a dit que je me devais à ma famille. Sans cela, et pour rien au monde...

AMBROSIO

Malheureuse enfant ! Vous avez pu écouter ses perfides conseils ! Et voilà ce crime qui pesait sur votre conscience ? 230

LORETTA

Non, mon père. Je m'en suis déjà accusée l'année dernière, et j'en ai eu l'absolution du cardinal-vicaire, qui après le départ du seigneur anglais, avait daigné se charger de moi et de mon salut. Il m'avait donné un hôtel, un équipage ; et quand le pape officiait à la chapelle Sixtine, j'avais toujours une tribune réservée, et je serais encore dans la bonne voie, sans un jeune Français qui n'avait rien, car il était exilé. Je lui ai tout donné ; et il m'a quittée pour une autre. Il m'a fait bien de la peine ! Aussi, de tous ceux qui m'ont aimée depuis, c'est le seul que je n'aie pas oublié. Mais toutes ces fautes-là m'ont été pardonnées à Noël dernier, et j'ai communie depuis. 235
240

AMBROSIO

Alors que me voulez-vous ? Qui vous amène ?

LORETTA

Lisette, ma Lisette, Tu m'as trompé toujours. Un péché que j'ai commis avant-hier bien malgré moi, et qui depuis deux nuits m'empêche, de

dormir. C'était, comme je vous l'ai dit, avant-hier, jeudi saint ; j'avais
chez moi à souper deux jeunes peintres ; ces artistes, ça ne respecte
rien ; ils ont bu du vin de leur pays, du vin de Champagne ; ils riaient,
ils chantaient des chansons d'un nommé Béranger, que j'ai retenues,
tout de suite, et que je vous chanterais si j'osais. 245

AMBROSIO (*l'interrompant*)

Ce n'est pas la peine. 250

LORETTA

Et au milieu de leurs chansons, de leurs éclats de rire, je ne sais comment cela s'est fait, on ne se défie de rien quand on rit, j'ai mangé ; sans y prendre garde, une aile de poulet qu'ils avaient mise sur mon assiette.

AMBROSIO

Comment ?

LORETTA (*pleurant*)

Je ne m'en suis aperçu qu'après. Ô mon ange ! Ô Notre-Dame de Lorette, ma patronne ! De la viande un jeudi saint ! Toutes mes voisines m'ont dit que je ne pourrais pas faire mes pâques, et que je serais damnée. Ô mon père, ayez pitié de moi ; je ne veux pas être damnée. Je suis une bonne catholique, et, pour avoir l'absolution, je me soumettrai à ce que vous ordonnerez. Je dépenserai, s'il le faut, en cierges et en ex-voto, tout ce que je gagnerai dans l'année. 255 260

AMBROSIO

Cela ne suffit pas.

LORETTA

Le père Augustin n'est pas si sévère. Est-ce que, ce n'est pas le seul moyen d'être agréable à Dieu? Est-ce qu'il y en a d'autres ?

AMBROSIO

Pauvre brebis égarée ! Je dois, vois plaindre, plutôt que vous blâmer ;
car vous ne me comprendriez pas. Est-ce que la situation à laquelle vous
êtes condamnée ne vous rend pas malheureuse ? 265

LORETTA

Non, mon père ; j'y ai toujours été.

AMBROSIO

Et vous n'avEZ pas de remords ?

LORETTA

Jamais. Pourquoi en aurais-je ? Toutes les grandes dames de Rome font
comme moi ; et comme moi, elles n'ont pas deux frères et deux soeurs à
nourrir. Ils sont si gentils, et ils m'aiment tant ! Matin et soir, je leur fais
dire leurs prières, et je leur apprends déjà leur catéchisme. Venez les
voir, mon père. 270

AMBROSIO

Moi ! Y pensez-vous ?

275

LORETTA

Pourquoi non ! Je vois aussi des gens comme il faut, des gens de bien,
des prélats.

AMBROSIO

Qu'entends-je ! Ô ciel ! Et comment l'osent-ils ? Comment peuvent-ils, sans se compromettre...

LORETTA

Ah ! Rien n'est plus facile. Je demeure près du Ponte-Rotto, non loin de la maison de Rienzi, et à côté des ruines du temple de Vesta. 280

AMBROSIO

Cela se trouve bien.

LORETTA

À merveille ! Parce que ma maison est adossée juste à l'église de Saint-Barthélemi ; et dans le temps, le cardinal-vicaire dont je vous ai parlé avait fait faire une porte de communication ; de sorte qu'on entre par l'église, et puis, près de là sacristie, à côté du bénitier, une petite porte... 285
C'est là mienne ; on frappe trois coups : personne ne vous voit ; et ce qu'il y avait surtout de commode pour le cardinal, c'est qu'en sortant il pouvait faire sa prière. Aussi il n'y manquait jamais ; et c'est de lui, mon père, que je tiens les sentiments religieux qui ne m'ont jamais quittée ! 290
Et qui font qu'aujourd'hui je suis si désolée et si malheureuse du péché pour lequel vous me refusez l'absolution.

AMBROSIO

Cela dépendra de vous. Passez cette soirée seule et en prières, et revenez demain.

LORETTA

Avant la grand'messe ? 295

AMBROSIO

Oui, ma fille.

LORETTA

Et alors je pourrai communier. Ah ! Que je suis heureuse ! Combien d'ici là faudra-t-il dire de Pater et d'Ave ?

AMBROSIO

Trente.

LORETTA

J'en dirai le double.

300

AMBROSIO

Achevez votre confiteor.

(Loretta fait le signe de la croix, baisse son voile, se lève et sort.)

LORETTA *(se frappant le sein)*

Mea culpa, mea culpa, mea maxima culpa. Ideo precor beatam Mariant
semper virginem, beatum Michaellem archangelum, beatum Joannem-
Baptistam, sanctos apostolos Petrum et Paulum, omnes sanctos, et te,
pater, orare pro me ad Dominum Deum nostrum. Misereatur ostri, om-
nipotens Deus, et, dimissis peccatis nostris, perducatur nos ad vitam ae-
ternam, Amen. 305

(Se levant et marchant.)

(S'arrêtant.)

(Recommençant à se promener.)

(Souriant avec amertume.)

(Il s'arrête, et regarde le confessionnal.)

(S'éloignant avec horreur.)

(Regardant la figure de la madone.)

(Entre Girolamo.)

AMBROSIO *(seul et rêvant)*

Jamais je n'avais rien entendu de pareil. Quoi ! Des prêtres ! Des prélats ! Des princes de l'Église ?... Pourquoi donc alors défendez-vous par vos écrits et vos discours ces lois absurdes et injustes dont je me plains ? Pourquoi les approuvez-vous hautement ? C'est donc pour les violer plus sûrement en secret, pour chercher tous les moyens de les éluder, de vous y soustraire ? N'est-ce pas attester par là même qu'elles sont impossibles à remplir, et que les lois de la nature sont plus fortes que les vôtres ? Pourquoi donc les avez-vous faites, ou pourquoi tardez-vous à les abolir ? Un ménage heureux, une femme, des enfants, sont-ils donc des crimes si grands que, pour y échapper, il faille préférer le désordre et le vice ? C'est là leur sort cependant. Et moi qui fuis leur exemple, moi qui suis fidèle à des lois que je déteste, pourquoi n'éprouvé-je pas cette satisfaction intérieure qui accompagne toujours l'accomplissement d'un sacrifice ou d'un devoir ? Ce contentement, je le cherche en vain, et ne le trouve ni dans mon coeur, ni dans ma conscience, ni même dans le bonheur des autres. Que nous soyons humains, bienfaisants, charitables, que la société exige de nous ces vertus, je le conçois, elle y gagne quelque chose ; mais que gagne-t-elle aux tourments que j'endure ? Que lui en revient-il ? Quel avantage pour elle ? Et moi que dévore une fièvre ardente, moi qui passe sans repos et

mes jours, et mes nuits, faudra-t-il donc combattre et brûler sans cesse ? Faudra-t-il, pour glacer ce sang qui bouillonne dans mes veines, attendre le froid de la vieillesse ou celui de la tombe ? Non. C'est souffrir trop longtemps ; c'est être trop malheureux. Dieu ne peut pas avoir condamné une créature humaine à de pareils tourments. J'irai trouver Juliette, qui m'aimait, qui m'aime encore : je lui dirai : Prends pitié de moi... Non, non... Troubler la paix de son âme, le contentement d'elle-même ! Pauvre femme ! Elle n'a que cela. Le gouverneur est riche, il est heureux ; lui et sa femme veulent absolument m'attirer dans leur maison. Sa femme !... Dont la coquetterie et les regards depuis si longtemps me poursuivent. Oui, je ne peux m'abuser, c'est pour triompher, de moi, c'est pour me voir à ses pieds qu'elle désire si ardemment m'avoir pour directeur ; et je lui céderais ! Et je tromperais la confiance de son mari ! Non, non ; Juliette et elle doivent m'être sacrées ; elles ne s'appartiennent plus. Jamais je ne jetterai les yeux sur la femme d'un autre. C'est là ce qui serait coupable. Mais cette jeune fille ; qui tout à l'heure... Elle n'appartient à personne, pas même à elle-même. Ah ! Quelle idée ! Comment a-t-elle pu me venir ? Mon Dieu, chasse-la de ma tête et de mon cœur. Sainte-Madone, vierge sainte, viens à mon aide, calme mes sens et le délire qui m'agite. C'est toi seule que j'aime ; viens, et que tes attraits célestes... Ah ! Qu'elle est belle ! Malheureux que je suis ! Dans cette image même je ne vois plus la divinité, je n'y vois qu'une femme. Voilà ces traits enivrants qui portaient le trouble dans tout mon être. Voilà ces beaux bras, ces blanches épaules qui depuis ce matin sont devant mes yeux, je ne puis donc plus prier sans être criminel ? Comment résister encore ? Comment rester maître de moi-même ? Vous qui l'exigez, vous qui m'ordonnez d'être plus qu'un homme, ordonnez donc à mes yeux de ne pas voir, à mon cœur de ne pas battre, à mon sang de ne pas circuler dans mes veines ; et si je ne le puis, vous direz que je suis coupable ! Non, je ne le suis pas ; j'en appelle à Dieu même, qui voit mes tourments et mes combats ; à ce Dieu qui m'a créé, comme ses autres enfants, pour vivre et pour sentir ; à ce Dieu dont je suis le serviteur et le ministre, et qui n'a pas voulu que pour avoir le droit de le servir, on fût voué au malheur. Nulle part il ne

l'a dit ; ce n'est pas sa volonté : c'est celle des hommes, et je la brave ;
j'y suis décidé. Que me veux-tu ?

GIROLAMO

Je venais prendre vos ordres.

AMBROSIO *(avec agitation)*

Mon chapeau, mon manteau ; je vais sortir.

365

GIROLAMO

Pour aller chez le signor Zambardi, le mari de Juliette ; vous aviez dit
que vous lui porteriez des secours.

(Écrivant)

(Il remet la lettre à Girolamo, et se promène d'un air agité.)

AMBROSIO

Oui, tu as raison ; des secours qui puissent désormais la mettre à l'abri
de la misère, et surtout de la séduction. Ce mot à Taddéo le banquier.
Deux mille écus romains. Loretta, près le Ponte-Rotto !

370

GIROLAMO *(le suivant)*

Ah ! C'est pour la signora Loretta qu'est cet argent !

AMBROSIO

Qui te parle de cela ?

GIROLAMO

Je l'ai cru ; vous me donnez une adresse près le Ponte-Rotto.

AMBROSIO

L'ai-je dit ? Je me suis trompé, je pensais à autre chose. Ce billet au banquier seulement. Il saura ce qu'il a à faire.

375

GIROLAMO

Vous suivrai-je ?

(Il sort.)

AMBROSIO *(préoccupé)*

C'est inutile ; je reviens... Je sors... je... Sais-je moi-même ce que je veux faire ? Laisse-moi.

(Montrant la lettre.)

(Il sort.)

GIROLAMO

C'est singulier ! Je ne l'ai jamais vu ainsi ; et ce nom de Loretta qu'il a prononcé... Loretta, près le Ponte-Rotto. Certainement je lui obéirai ; c'est mon devoir ! Mais suivons-le d'abord de loin, et voyons où il va, pour en instruire sur-le-champ mon autre maître, le père Barnabé ; car c'est encore mon devoir, et, Dieu aidant, je veux les remplir tous.

380

SCÈNE IV

Ambrosio, Loretta.

(L'appartement de Loretta, richement décoré. - Au fond une madone au-dessus d'un divan.)

LORETTA

Eh ! Quoi, déjà me quitter ?

385

AMBROSIO *(d'un air sombre)*

Il le faut, Loretta.

LORETTA

Reste encore, je t'en supplie : Zerline, ma camériste, va voir si tu peux sortir. Ta voix est si douce à mon oreille ! Tu me parles un langage qui m'est inconnu. Et puis tu as un air si triste ! Tout à l'heure, près de moi, des larmes roulaient dans tes yeux.

390

AMBROSIO *(à part)*

Oui, mon âme est triste et flétrie ; elle était née pour un autre bonheur, pour un bonheur qu'on peut avouer

LORETTA

Est-ce que tu es fâché, mon doux seigneur ? Est-ce que tu m'en veux ?

(À part.)

(Il reste la tête appuyée dans ses mains.)

AMBROSIO

Non pas à toi. Mais à ceux qui m'ont condamné à chercher dans l'ombre de pareils plaisirs ; mon coeur : seul désire encore, et sent plus que jamais ce qui lui manque... Ah ! Qu'on doit être heureux d'un amour véritable, de cet amour pur et légitime qu'ils m'ont interdit, et que j'ai toujours rêvé ! Combien alors les vertus sont faciles ! Tous les devoirs sont un bonheur. Édouard, Édouard, tel est ton sort. Et le mien !!!

395

LORETTA

Tu ne me réponds pas ? Sombre et rêveur, tu gémis. Quels sont tes chagrins? dis-les-moi. 400

AMBROSIO *(la regardant douloureusement)*

Ah ! Tu n'y peux rien.

LORETTA

Peut-être. Et puisque tu es malheureux, tiens, reprends tes présents, je n'en veux pas.

AMBROSIO *(rougissant)*

Oh ciel ! Quelle humiliation!

405

LORETTA

Eh quoi ! Tu me repousses ? C'est mal à toi, c'est me faire de la peine ; je ne veux rien de ceux que j'aime... et je t'aime.

AMBROSIO

Ah ! Tu blasphèmes en prononçant un pareil mot.

LORETTA

Pourquoi donc ? Tu es jeune, tu es beau, ton front est noble et majestueux ; et dans tes yeux noirs si doux et si mélancoliques, il y a je ne sais quelle expression de fierté qui m'impose et m'inspire du respect. Tu n'as voulu m'avouer ni ton nom ni ton rang ; mais tu m'es supérieur, je le sais, je le devine : n'importe, si tu le veux, je t'aimerai comme mon égal. 410

AMBROSIO *(la regardant avec étonnement)*

Que dis-tu ?

415

LORETTA

Ah ! Il n'y a que ceux-là qu'on aime bien ; et puis, s'il faut te le dire, tu ressembles à quelqu'un que je n'ai vu qu'une fois de bien loin, mais dont les traits et les paroles sont gravés dans mon coeur.

AMBROSIO

Où l'as-tu vu ?

LORETTA

À l'église Saint-Pierre, ou il prêchait.

420

AMBROSIO

Quoi ! Ce serait?...

LORETTA

Ne le connais-tu pas ? Toutes les beautés romaines en raffolent ; c'est à qui se mettra le plus près de sa chaire les jours de sermon. Aussi on ne peut en approcher ; les grandes dames prennent les meilleurs places. Il est mieux que toi encore ; il est plus grand, surtout quand il parle : il parle si bien ! Moi, je ne crois pas à un prédicateur quand il est petit ou quand il est laid.

425

AMBROSIO *(souriant)*

Vraiment ?

LORETTA

Et de temps en temps ta voix m'a rappelé la sienne.

AMBROSIO

Quelle folie !

430

LORETTA

Il est vrai que partout je crois l'entendre. Ce matin encore, au confessionnal...

AMBROSIO *(troublé et l'interrompant)*

Adieu, Loretta, adieu.

LORETTA

Et je ne te reverrai plus ?...

AMBROSIO

Malgré moi peut-être je reviendrai. Où est Zerline, qui doit me reconduire et m'indiquer le chemin ?

435

LORETTA

Tiens, la voici.

SCÈNE V

Ambrosio, Zerline, Loretta.

ZERLINE (*accourant tout effrayée*)

Ah ! Signora, n'entendez-vous pas tout ce bruit ?

LORETTA

Qu'est-ce donc ?

440

ZERLINE

Tout le peuple est amassé dans la rue ; il est animé par le père Barnabé, qui est à leur tête. Ils menacent d'enfoncer la porte, que j'ai refusé d'ouvrir.

AMBROSIO (*à part*)

Ô ciel ! C'est fait de moi !

LORETTA

Et pourquoi ? Que nous veulent-ils ?

445

ZERLINE

Ils prétendent qu'il y a ici un frère dominicain, Fra-Ambrosio.

LORETTA

Qu'ai-je entendu ?

AMBROSIO (*à demi-voix*)

La vérité ; c'est moi-même.

LORETTA (*transportée de joie*)

Il serait possible ! J'ai été assez heureuse, assez bénie du ciel, pour que vous, mon père. Vous m'ayez honorée, sanctifiée, de votre présence ?

450

AMBROSIO

Tais-toi, et songe à me sauver.

LORETTA

Avant d'arriver jusqu'à vous ils me tueront.

AMBROSIO

S'il ne s'agissait que de mourir, me verrais-tu trembler ? Mais il s'agit de mon honneur, de ma réputation ; faut-il tout perdre à la fois ?

LORETTA

Ô mon Dieu ! Que faire ?

455

AMBROSIO

Cette fenêtre ?

LORETTA

Elle donne sur la rue.

AMBROSIO

La porte par laquelle je suis entré, celle qui donne sur l'église ?

LORETTA

Elle doit être gardée.

AMBROSIO

Qui te l'a dit ?

460

LORETTA

J'en suis sûre... C'est le père Barnabé qui les conduit ;, qui les excite contre vous.

AMBROSIO

Eh bien ?

LORETTA *(baissant les yeux avec confusion)*

Eh bien ! Cette porte secrète, il la connaît aussi.

AMBROSIO *(avec colère)*

Malheureuse !

465

LORETTA *(avec désespoir)*

Ah ! Pardonne-moi ! Alors je ne te connaissais pas.

ZERLINE

Signora, signora, ils ont forcé la porte, ils montent l'escalier ; les voici.

(Prenant avec force Zérline et Loretta par la main.)

AMBROSIO

Aucun moyen de fuir ! Que Dieu seul m'inspire ! À genoux, à genoux toutes deux, et prosternez-vous!

LORETTA *(effrayée, tombant à genoux et joignant ses deux mains)*

M'y voici, mon père, que voulez-vous de moi ?

470

SCÈNE VI

Ambrosio, Girolamo, Loretta, Zerline, Barnabé, Le Peuple.

(Les deux femmes sont à ses pieds et le front courbé vers la terre. - Dans ce moment les portes s'ouvrent ; Barnabé, Girolamo et tout le peuple se précipitent dans l'appartement, et s'arrêtent étonnés à la vue d'Ambrosio debout entre les deux femmes.)

AMBROSIO *(à voix haute et d'un ton inspiré)*

Malheur à vous ! Malheur à moi ! Que ma voix, plus forte que le tonnerre, ébranle jusqu'en leurs fondements ces murs détestés ; que, plus puissante que le bras de Samson, elle renverse les colonnes du temple des faux dieux ; que leurs débris dispersés ensevelissent les Philistins et les pécheurs ; qu'ils n'en épargnent aucun !... Malheur à vous, malheur à moi, si mes vœux, qui montent jusqu'au trône de l'Éternel, sont exaucés par lui !

475

GIROLAMO

Doux Jésus ! À qui en a-t-il ? Est-ce de moi qu'il parle ?

(Avec force.)

AMBROSIO *(se retournant et l'apercevant)*

Qui t'amène ici ? Qui conduit ce peuple sur tes pas ? Quel dessein le guide ? S'il est parmi eux un cœur pur, et qui n'ait point failli, qu'il se retire, qu'il s'éloigne : mes paroles ne sont point pour lui ; mais s'il est un coupable, qu'il reste. Restez tous ; et écoutez.

480

UNE FEMME DU PEUPLE *(tremblante)*

Jésus ! Maria ! Dieu est en lui !

UN HOMME DU PEUPLE

Je vous l'ai toujours dit.

485

BARNABÉ *(à demi-voix au peuple)*

Vous pourriez croire à une telle imposture ?

UN HOMME DU PEUPLE

Je crois en Dieu ; et puis qu'il annonce sa parole, écoutons-le.

(S'animant peu à peu et finissant par parler de conviction.)

(Avec un accent terrible.)

AMBROSIO SE RETOURNE VERS LORETTA ; QUI EST TOUJOURS À GENOUX ; IL BAISSÉ LES YEUX *(et lui dit lentement et d'une voix troublée)*

Venu en ces lieux par hasard... ou plutôt par la volonté de la Providence, pour vous éclairer... pour vous sauver... pour vous arracher à cette vie criminelle... que le ciel qui m'inspire me donne la force de vous convaincre !... Pauvre fille que je plains ! Ô malheureuse enfant, dont un souffle impur a flétri la jeunesse, était-ce pour un tel usage que Dieu t'avait donné tant d'attraits ? Toi, qu'aucune loi divine et humaine ne condamnait au vice et au malheur ; toi, qui, libre et maîtresse de toi-même, pouvais écouter sa voix de la nature, ou suivre le penchant de ton coeur ; toi enfin, à qui la vertu était permise, tu l'as dédaignée : tu as préféré les plaisirs du monde à la paix : de l'âme, et les hommages de tous à l'estime d'un seul. Sais-tu ce que tu as perdu ? Le bonheur de

490

495

tous les instants, le charme de l'existence, l'amour d'un époux,
 l'affection de tes enfants ; car si tu en as, ils rougiront de leur mère, et
 nul d'entre eux n'embellira ta vie ou ne soutiendra ta vieillesse. En re- 500
 vanche, et pour prix de tant de biens auxquels tu as volontairement re-
 noncé, pour prix de ta beauté prostituée et de ta jeunesse avilie, sais-tu
 le sort qui t'attend ? Le voici. Ces jouissances qui t'enivrent ne
 t'inspireront bientôt que de l'horreur et du dégoût. Dans tes folles dissi- 505
 pations ; tu ne trouveras plus de plaisirs que ceux qui s'achètent; tu les
 paieras avec l'or pour qui tu t'es vendue, et les richesses que le crime t'a
 données, le désordre te les retirera. Avec le temps tes charmes se flétri-
 ront, les amants s'éloigneront de toi ; les jours de peine et de misère
 succéderont à tes beaux jours ; errante et ne sachant où reposer ta tête, 510
 tu troqueras tes lambris dorés contre l'asile de la pitié, et tes coussins de
 soie contre la paille d'un hôpital ; et là, sur ce lit de douleur, isolée,
 abandonnée de tous, tu n'auras plus rien à espérer ni à attendre, rien...
 que le mépris, compagnon de ta vie, et qui te suivra par-delà la tombe.
 C'est ainsi que tu paraîtras devant Dieu ! Que lui répondras-tu alors ? 515

LORETTA *(avec effroi et étendant les bras vers lui)*

Ah ! Mon père !

AMBROSIO LA REGARDE UN INSTANT *(la voit à ses pieds pâle et
 tremblante ; son coeur s'émeut, des larmes s'échappent de ses yeux ; il lui prend la main, la re-
 lève, et continue avec douceur)*

Loin de moi de vouloir jeter le désespoir dans votre âme ! Coupable
 moi-même, je dois prier pour le pécheur, et non pas le maudire. Mi-
 nistre d'un dieu de paix et de miséricorde, je ne vous effraierai point de
 sa colère, je vous parlerai de sa clémence, plus grande encore que vos 520
 fautes. Je vous le montrerai vous ouvrant les bras, et vous disant : Éga-
 rés ou coupables, revenez à moi ; repentez-vous, et tous vos torts sont
 oubliés. Oui, ma fille, entends sa voix qui t'appelle ; reviens à Dieu, dont
 la miséricorde ne s'est point lassée, à ce Dieu que le remords désarme,
 et près de qui le repentir tient lieu de vertus. Plus coupable encore était 525

Madeleine la pécheresse ! Comme toi ; plongée dans l'erreur, livrée à de honteux plaisirs, elle courait à sa perte éternelle ; déjà l'abîme était sous ses pas, et prête à s'y précipiter, un rayon de repentir se glissa dans son âme ; elle leva les yeux vers le ciel, et le ciel lui fut ouvert. Elle y règne à présent ; elle y brille auprès des vierges saintes qui n'ont jamais suc- 530
combé. Que son exemple te soutienne et t'encourage ; relève ton front humilié ; regarde les cieux qui t'attendent, et qu'il faut mériter.

LORETTA

Oui, oui, mon père, c'est Dieu qui parle par votre bouche ; sa grâce m'a touchée ; je me repentirai, j'expierai mes fautes ; j'entrerai au couvent des Annonciades, je vous le jure. 535

AMBROSIO *(étonné)*

Que dit-elle ?

LORETTA *(se retournant vers le peuple)*

Et tous, témoins de mes désordres, soyez-le de mon repentir et de ma conversion. Priez pour moi ; priez pour celui à qui je devrai mon salut.

TOUT LE PEUPLE *(tombant à genoux)*

Gloria in excelsis ! Gloire à Fra-Ambrosio, à l'élu de Dieu !

UN HOMME DU PEUPLE

Et on osait le calomnier ! Et nous avons pu le soupçonner ! Pardonne- 540
nous, mon père et donne-nous ta bénédiction.

AMBROSIO *(ému)*

Assez, assez, mes enfants ; je ne mérite point vos hommages.

TOUS *(à genoux)*

Ta bénédiction.

AMBROSIO

Je vous la donne.

UN AUTRE

C'est le père Barnabé et Girolamo qui nous ont excités contre lui, qui nous ont amenés ici.

545

AMBROSIO *(étonné)*

Quoi ; Girolamo, mon serviteur !

PLUSIEURS

Qu'ils périssent tous deux ! Traînons-les dans la rue ; jetons-les au Tibre !

TOUS *(entourant Barnabé et Girolamo, et les entraînant de force)*

Au Tibre ! Au Tibre!

550

(Tendant la main à Girolamo et à Barnabé.)

(Barnabé et Girolamo confus baissent la tête ; tout le peuple sort avec eux, et Zerline les reconduit.)

AMBROSIO

Arrêtez, ou craignez ma colère. Qu'on les laisse ; qu'ils soient libres.
L'homme est inexorable : Dieu seul pardonne ; Dieu seul sait oublier.
C'est en l'imitant qu'on se rend digne de lui ; et s'il est vrai qu'il y en ait

ici qui aient juré ma perte, qu'ils approchent. Et qu'ils touchent ces
mains qui s'étendent pour les absoudre. Maintenant, sortez tous, et laissez-moi.⁵⁵⁵

SCÈNE VII

Ambrosio, Loretta.

(Se jetant dans un fauteuil.)

(Apercevant Loretta qui le regarde.)

AMBROSIO *(seul)*

Oui, oui, je leur pardonne ; et du fond du coeur, pour que Dieu me pardonne aussi. Malheureux que je suis ! J'ai donc employé le mensonge et l'hypocrisie dont j'avais horreur. Ah ! C'est là mon crime, le seul que je me reproche ; mais il le fallait : j'y étais forcé. Voilà donc la conséquence inévitable de l'esclavage qu'ils m'ont imposé ! C'est l'esclave qui trompe ; l'homme libre n'en a pas besoin. Adieu, Loretta ; je pars : embrasse-moi.⁵⁶⁰

LORETTA *(faisant le signe de la croix)*

Non, jamais ; je vous l'ai dit.⁵⁶⁵

AMBROSIO *(la regardant avec surprise)*

Quoi ! C'est sérieusement ? Et ce que tu disais tout à l'heure n'était point pour me sauver ?

LORETTA

C'était pour me sauver moi-même. Oui, j'y suis décidée ; je vous devrai mon bonheur dans ce monde et dans l'autre.

(Loretta se met à genoux dans un coin de l'appartement, et prie. Ambrosio, de l'autre côté, assis, et tenant sa tête appuyée sur sa main.)

(Se levant.)

AMBROSIO

Il est donc vrai ! Que le ciel alors, que le ciel te soutienne dans ta courageuse résolution ! Mon estime t'est rendue, et mon amitié te suivra. Et moi, me voilà donc de nouveau abandonné de tous ! En dehors du monde, proscrit et exilé au milieu même de la société, qui me condamne à la solitude ! Non, je l'ai trop éprouvé déjà, jamais je ne pourrai vivre ainsi, jamais je ne pourrai apaiser l'orage des passions qui gronde dans mon sein ! Le ciel est témoin que mon coeur était pur, que je ne voulais pas songer à la femme d'autrui ; mais puisque le monde et l'Église m'y contraignent, puisque ni les hommes ni les lois ne viennent à mon aide, que la faute retombe sur ceux qui me la font commettre ! Allons ! J'irai chez le gouverneur !!

580